

## **Geneviève Mabon née Cudorge**

Née le 3 Septembre 1950

*Entretien Janvier 2017*

Je suis née le 3 septembre 1950 à Dives. J'ai travaillé 40 ans à la mairie de Dives. Une salle de sport porte le nom de mon père, Marcel Cudorge. Mes parents sont arrivés dans les cités en mai 45, et ils n'en ont jamais bougé et je l'ai conservée. Cette rue s'appelait d'abord la rue des Brocs. Un tronçon a été rebaptisé rue Octave Dodeman, en hommage au président du Sud Foot. C'était sa femme qui était à l'accueil du stade et elle était très stricte.

Mon père est né pendant la guerre en Bretagne où vivait la famille de sa mère – à Plouegat-Moysan comme de nombreux Divais - il est arrivé enfant à Dives. Ma mère était originaire de Cabourg. Ils se sont mariés en 1938 et après quelques années à Blainville sur Orne ils sont arrivés à Dives en mai 45 avec mes 3 sœurs et mon frère né en avril. Mon père avait le choix entre trois cités : dans les cités rouges, rue Octave Dodeman ou dans les cités de l'usine ( il y avait les cités blanches, les rouges, les vertes et celles de « l'usine » ). C'est ma mère qui a choisi d'être juste en face de la porte du stade de foot. On pouvait donc voir les matchs tous les dimanches de la chambre là-haut. Avec des copines j'allais jouer dans le stade pendant les matchs. Il y avait beaucoup d'ambiance.... Et quelques bagarres aussi.

### **Lien avec l'usine ?**

Mon père travaillait à l'usine, mon grand père aussi, il a même été le chef de mon père. Mon père a d'abord été forgeron, puis il a travaillé à la mécanique pour l'entretien des machines. Il allait un peu dans tous les ateliers. Mon frère a aussi travaillé dans les ateliers et ma sœur était dans les bureaux.

A l'époque, quand on n'avait pas de travail on allait à l'usine, il en allait de même pour ceux qui avaient un « métier » comme mon frère qui était menuisier ébéniste.

### **La vie quotidienne**

#### – Le déroulement d'une journée

Notre vie tournait toujours autour de l'usine. Ecole, colonies de vacances, soins, nous vivions un peu en vase clos. Pour partir à l'école, toutes les filles du quartier se retrouvaient et faisaient la route ensemble. Dans les classes, il y avait très peu de filles dont le père ne travaillait pas à l'usine, c'était surtout des filles de commerçants.

Mon père faisait les postes « 2x8 », soit de cinq heures à treize heures, soit de treize heures à vingt et une heures. Le midi, quand je repartais après avoir entendu la sirène qui sonnait à 13 heures tous les jours, je le croisais qui rentrait de l'usine.

#### – Les jeux

Quand on rentrait de l'école le soir, on jouait tous dans la rue où il n'y avait pratiquement pas de voitures. On ne craignait rien. Nous dessinions des maisons sur les trottoirs ou sortions le ballon pour jouer à la balle aux prisonniers. L'hiver, les hommes râlaient parce que nous « patinions » sur la neige qui devenait glissante dans la rue et eux aussi glissaient.... mais avec leurs vélos ! Nous allions aussi patiner sur le canal gelé. Nous n'allions pas tellement les uns chez les autres. On était dans la rue. C'était par cité, voire par rue. Mon frère jouait au foot avec ses copains dans le champ « à Brière » Ils organisaient de véritables tournois entre les cités. Les gars avaient plus la rage du quartier que nous.

– La butte

Les gars jouaient à la butte avec un bout de bois sur lequel ils mettaient des pièces. Ils avaient des palets, comme des grosses pièces, qu'ils fabriquaient à l'usine. Ils faisaient tout à l'usine ! Ils ont été étonnés après que l'usine fasse faillite (rires). Quand ils jouaient à la butte les pièces tombaient. Le soir, nous allions voir s'il y avait quelques petites piécettes qui traînaient, et souvent il y en avait !

– L'eau

Il fallait aller chercher l'eau à la pompe, parce qu'on n'avait pas l'eau courante. A tous les bouts de rue pratiquement, il y avait une pompe qu'il fallait tourner pour que l'eau arrive. Chaque famille avait son broc et c'était une tâche dévolue aux enfants. Nous mettions le broc plein sous l'évier, et ça c'était l'eau de la journée. Les jours de toilette, il nous en fallait plusieurs et maman mettait l'eau à chauffer sur la cuisinière à charbon.

Le lavoir était aussi un lieu de rencontres, il y en avait deux dans les cités blanches. Toutes les femmes faisaient bouillir leur linge, dans des grosses lessiveuses, et prenaient ensuite la brouette pour aller le rincer au lavoir. Alors là... Il y avait parfois des bagarres. Pendant les vacances, j'allais aider Maman tous les lundis et j'ai assisté à des bagarres assez phénoménales. Le système de fonctionnement du lavoir en était la cause. L'eau arrive d'un côté et le trop plein s'en écoule de l'autre. Bien sûr là où l'eau arrive, c'est très propre, et de l'autre côté ça l'est beaucoup moins. Des femmes avaient l'habitude de se mettre à l'entrée pour y rincer les couches sales de leurs enfants. et les autres n'appréciaient pas, j'ai vu quelques rudes empoignades. Elles n'étaient pas tristes les femmes à l'époque. Elles étaient à la maison mais elles avaient du caractère ! En revenant nous devions étendre le linge sur les fils dans le jardin et l'hiver nous avions l'onglée aux mains

– Pour se laver à la maison

On ne prenait qu'une douche par semaine, mais on se lavait entre deux quand même. Mais difficilement parce que jusqu'en 1956 on n'avait pas l'eau courante. Nous, on était 7 à la maison. Papa pouvait prendre une douche à l'usine tous les jours mais pour nous, il n'était pas évident de se laver. Il fallait aller chercher un broc d'eau par personne, faire chauffer l'eau sur la cuisinière et se laver quand les autres étaient partis. Moi je n'étais pas contente parce qu'étant la dernière je ne voyais jamais les autres tout nus, mais eux ils me voyaient. Les grands attendaient que tout le monde soit couché pour faire la toilette seul dans la cuisine.

– Arrivée de l'eau

L'eau est arrivée chez nous en 1956. Je m'en souviens parce que je suis tombée dans la tranchée et je me suis ouvert le crâne. Les ouvriers avaient fait des tranchées restées longtemps, ouvertes et en face de chaque barrière, ils avaient mis une palette. Un jour, j'ai accompagné ma tante à la rue et je ne me suis plus souvenue qu'il y avait la tranchée, je lui ai fait au revoir, et je suis tombée dans le trou. Pile sur le robinet. Bon, ça s'est refermé vite mais c'est pour ça que je me souviens que l'eau est arrivée en 56.

– Electricité

Il y avait l'électricité, mais qui était souvent en panne, on avait nos lampes à pétrole. Un transformateur était situé à la place actuelle des Courlis. Mon frère avait eu un Meccano à Noël et il bricolait beaucoup, il s'était raccordé à l'électricité et il avait tout fait sauter. Mais pas seulement chez nous, dans tout le quartier. L'employé EDF était venu et il avait dit à maman « *Bon je ne dirai pas de quoi ça provient sinon ça pourrait vous coûter* ». Mais même sans les bricolages de mon frère, nous sortions souvent les lampes à pétrole.

## **Le logement**

– *Le logement était-il assez grand ?*

Pas très grand. Et encore n'étions nous « que » 7 à la maison alors que certaines familles de 9 voire 11 personnes avaient le même que nous ou encore plus petit. Quand on entrait dans la maison, il y avait une grande pièce à vivre et à côté une plus petite pièce. C'était la chambre de mon frère, vu qu'il n'y avait qu'un garçon. Il y avait les toilettes, avec la chasse d'eau reliée au canal. Et puis à l'étage la chambre des parents et celle des filles que je partageais avec mes 3 sœurs. Nous étions deux par lit et pouvions nous tenir chaud. Pas de salle d'eau évidemment. Nous allions prendre nos douches à l'usine tous les samedis. Il y avait un petit terrain devant la maison, mon père y faisait du jardinage. A l'époque, on vivait beaucoup des poules et des lapins qu'on élevait, et puis des produits du jardin et de la pêche de mon père.

- *Le chauffage et le froid*

J'ai souffert du froid dans ma jeunesse. Nous n'avions pas de chauffage la nuit. Il y avait juste la cuisinière à charbon dans la cuisine et maman y mettait des briques réfractaires à chauffer. Le soir, chacun allait se coucher avec sa brique chaude enveloppée dans un journal et un torchon. Maman se levait tôt – souvent en même temps que papa qui partait à l'usine - pour allumer la cuisinière, mais le matin, les vitres étaient gelées à l'intérieur et les briques étaient froides alors on n'allongeait pas trop les pieds. Pour aller à l'école, nous n'avions pas de bottes fourrées mais des chaussures en cuir non doublées qui laissaient passer le froid. Quand je rentrais manger le midi, Maman ouvrait le fourneau et je mettais mes pieds sur la porte pour les réchauffer, tellement il faisait froid. Nous avions des engelures.

## **Le jardin**

*Il avait aussi un terrain aux jardins de l'usine ?*

Oui, dans le Chemin noir, là où il y a maintenant les constructions du quartier de la rue Joseph Bara. Mon père m'y emmenait pendant toutes les vacances. Tous ses copains du jardin étaient mes copains. Ils avaient presque tous un surnom : Museau, Titi, Vieux Rat, La Suie et Dada pour mon père. Ils passaient tous leurs après-midis à jardiner et bien entendu il faire une pause. Ils faisaient donc une « épice » (chacun donne une pièce) et me confiaient un sac et des bouteilles vides, j'allais au Petit Navire (actuellement Le Campesien) pour les déposer. Je traversais pour chercher deux ou trois bonbons chez Mme Diverres (actuellement laverie) et retournais prendre les bouteilles pleines et boire ma grenadine offerte par la patronne. Quand je revenais avec mon sac de vin, les hommes se rassemblaient soit sur les bancs soit dans la cabane de Museau baptisée « La cabane de nos rêves ». Un samedi, alors que je revenais des douches avec Maman, il s'est mis à pleuvoir, j'ai donc proposé donc à Maman de nous réfugier dans cette fameuse cabane. Je prends la clé, j'ouvre... les murs étaient couverts de photos de femmes nues que je n'avais jamais remarquées. Mais ma mère les a vues ... Je peux vous dire que quand mon père est rentré, il l'a entendue !

## **L'école**

– *Le Collège*

Le collège, qui s'appelait le cours complémentaire était situé là où se trouvent maintenant le centre Pablo Neruda et l'école maternelle Langevin. Il y avait un bâtiment en préfabriqué sur l'actuel parking. Les filles et les garçons étaient séparés, les filles côté de Pablo Neruda, les gars côté de l'école. Peu nombreux à suivre les cours de latin nous y étions regroupés. Les jeunes de Cabourg et Houlgate venaient à vélo.

- *Les Fêtes de la jeunesse*

*Tu as dû participer aux grandes manifestations sportives ?*

La fête de la jeunesse ? Ah oui ! J'y ai participé deux fois, une fois en primaire, j'étais en CM2. Tous les samedis après-midi, nous répétions le lendit dans la cour de l'actuelle Unité B.

Et comme c'était du gravier par terre et que je revenais avec les genoux abîmés par les graviers du macadam, ma mère m'avait fabriqué des protège-genoux, deux morceaux de tissu matelassé. Le jour de la Fête, nous sommes partis de l'école pour aller jusqu'au stade André Hurtematte, juste face à notre maison. On avait tous une tunique blanche fabriquée à l'école, avec une cordelière blanche. Il y avait un envol de pigeons, de la musique, et tout le terrain de foot était ponctué de silhouettes blanches.

J'ai également participé aux fêtes de la jeunesse à Caen alors que j'étais au collège.

## Les colonies

### – Les colonies de l'usine

On partait en colonie avec l'usine. Moi, je n'ai pas eu la chance d'y aller beaucoup, parce que j'étais la dernière de cinq enfants, et mon père ne voulait pas m'y inscrire. Quand elles revenaient, les copines me racontaient toutes les bêtises qu'elles faisaient en colo. J'ai réussi à y aller trois fois quand même, à force de tanner mon père. Il y avait Clelles, en Isère, La Reynerie au Vernet-Lavarenne dans le Puy de Dôme, et Landry. Les colonies étaient implantées dans des châteaux et nous trouvions notre maison bien petite en rentrant.

L'infirmière de l'usine nous faisait passer une visite médicale dans le beffroi.

### – Le départ et l'arrivée !

Un train spécial nous attendait à la gare, et là toutes les filles se tassaient dans les compartiments. Arrêt à Paris pour prendre un repas à la Croix Rouge puis nous reprenions le train pour de longues heures. A l'arrivée, nous étions réparties en équipes de 12 puis nous passions au vestiaire où nous étions complètement habillées. Bleu marine pour les espadrilles, les shorts, les pulls, et bleu clair à carreaux pour les chemisettes... Nous touchions un change propre tous les samedis après la douche afin de nous présenter bien propres à la messe du dimanche. Chaque dortoir regroupait 2 équipes et il y avait souvent de l'animation vite calmée par la monitrice !

### – *Quel genre d'activités faisiez-vous en colo ?*

Nous n'avions pas beaucoup d'activités. De grandes tables étaient installées dans l'allée sous les tilleuls centenaires et nous faisions des animaux en corde armée (je crois que j'ai toujours un cheval), de la peinture, de la glaise, nous aidions à l'épluchage des légumes et nous chantions devant le réfectoire, en rang, avant d'y entrer. Nous faisions de grandes marches, jouions au petit ruisseau et quand il ne faisait pas beau nous avions droit à une séance de cinéma. La messe du dimanche était obligatoire, sauf pour celles dont les parents l'avaient refusé par écrit lors de l'inscription. A la fin du séjour, nous faisions un voyage dans la région : de Clelles je me souviens avoir visité le château de Vizille et de la Reynerie les sources pétifiantes.

### – Retour sur le site en 1974

Quand je me suis mariée en 74, j'ai eu envie d'emmener mon mari à cette colo de Clelles. J'ai eu la surprise d'y retrouver Marcelle Séguy, « ma » directrice. Elle m'a très bien reconnue ! Beaucoup de changements ! La colonie était désormais mixte et les enfants étaient habillés en Lacoste et chaussures de sport ! Rien à voir avec nos tenues trop grandes ou trop petites, mal coupées et usagées ! Et la directrice qui se souvenait bien de notre équipe, des Divaises, nous a dit : « vous *en faisiez des tours de force* ! », elle se souvenait de nos noms, « *mais tout ce qu'on vous proposait vous intéressait. Maintenant ils font de l'équitation, vont à la piscine, font des sorties en bus mais on a l'impression qu'ils sont désabusés* ! »

## **La religion**

– *La religion était très présente à l'époque ?*

Oui. J'avais des copines dont le père était conseiller municipal communiste mais elles faisaient quand même leur communion. Par contre, entre certains enseignants et les curés ce n'était pas toujours la fête. Par exemple en CM1-CM2, j'avais une institutrice dont le mari était ... enfin ils étaient très communistes tous les deux, le surnom du mari c'était « l'œil de Moscou ». Elle était farouchement opposée à la religion. Tous les soirs de catéchisme, nous arrivions en retard et nous étions punies !

– *Et le catéchisme, c'était une fois par semaine ?*

C'était une fois par semaine oui. Il fallait aller à la messe tous les dimanches, le curé pointait notre carnet et les sœurs le vérifiaient au caté. Il fallait même l'emmenner en colonie. Avant la communion, nous avions une semaine de retraite. Pour cela il fallait rater l'école, ce n'était pas une mince affaire. On emmenait notre casse-croute pour le midi, et nous passions nos journées avec les bonnes sœurs à répéter pour le jour de la cérémonie, à apprendre des chants et des textes que seules les filles de l'école libre présentaient le jour J, et puis à faire des jeux aussi.

– *Les communions*

Les communions c'était quelque chose. Toute la famille était invitée, il n'y avait pas beaucoup d'argent pourtant. On était facilement une quarantaine. Les parents prenaient une cuisinière et des serveuses... C'était vraiment une grande fête. On montait une tente dans le jardin. Ça durait deux jours. Ça devait être un sacrifice financier pour les familles. Quand Maman m'avait emmenée à Caen pour m'habiller le magasin m'avait offert un appareil photo, je l'ai toujours et je l'ai emmené en colonie de vacances !

Nous faisons la communion privée en CM2, la communion solennelle en 6<sup>ème</sup> puis la confirmation... et nous n'allions plus à l'église.

## **Les commerçants**

– *Le crédit*

Beaucoup de gens avaient des carnets pour acheter à crédit. Mon père a toujours refusé que ma mère achète à crédit. Les ouvriers devaient être payés à la quinzaine à l'époque. Quand mon père rentrait de l'usine il donnait de l'argent à ma mère pour la quinzaine. Elle allait également chercher les allocations familiales chez M. Vacher -libraire, rue du Général de Gaulle. Maman devait faire durer cet argent la quinzaine. Il y avait une coopérative, rue des Escalettes. Sinon on allait aussi chez Sobotka ou à Monoprix pour l'épicerie, chez Melle Mabire pour la charcuterie, chez Ridel ou Lefebvre pour la viande de bœuf ou de cheval, je n'entrais jamais chez ces deux derniers commerçants car l'odeur de la viande me déplaisait. Maman allait au marché de Dives le samedi matin et à celui de Cabourg le mercredi, je l'y accompagnais pendant les vacances scolaires

– *Les peaux de lapins ?*

Je me souviens avoir entendu « Peaux de lapins, peaux ! », le monsieur passait avec son vélo, donc je pense que ma mère devait vendre les peaux oui. Mais on faisait argent de tout, il n'y avait pas de petite recette. Tout était intéressant.

– *Des journaux à la maison ?*

On avait « Le Progrès » dont l'imprimerie était à côté du laboratoire du Général de Gaule. Mes sœurs et ma mère achetaient « Nous Deux ». Alors ma troisième sœur qui voulait le lire avant tout le monde, allait au bout de l'Avenue de la mer, à Cabourg où les journaux arrivaient la veille. En sortant du collège elle allait à pied jusqu'à la Maison de la Presse, ça lui faisait une trotte. Elle avait le droit de le lire complètement avant que n'importe qui y touche. Elle leur disait « *De toute façon vous ne l'auriez eu que demain !* ».

## **Sport, musique**

### – Musique

Il y avait une belle harmonie, mon père et mon frère en faisaient partie. Les répétitions avaient lieu dans un local au fond de la place de la République à l'actuel emplacement de la trésorerie. Les musiciens donnaient des concerts dans l'actuel cinéma, animaient de fêtes locales et participaient au carnaval de Granville.

### – Basket

Mon père, ma sœur aînée, mon frère et moi avons été basketteurs à l'ULD, au Ranch. L'hiver avant de jouer il fallait d'abord commencer par déblayer la neige, le terrain étant à l'extérieur. Nous mettions nos vêtements dans nos sacs sur le bord parce qu'il n'y avait pas de vestiaires. Après notre match, nous rouvrons nos sacs et remettons nos vêtements comme ça.

### – La salle Cudorge.

Mon père était boxeur. La Municipalité nous a proposé de donner son nom à cette salle où, dans le passé, se déroulaient les activités boxe et ping-pong. Mon père était aussi basketteur, footballeur et musicien. Ah il s'occupait !

## **Les cadeaux, Noël et les fêtes**

On n'avait pas beaucoup de sous et pas beaucoup de cadeaux ! Pour mes 6 ans j'ai eu une coupe de cheveux. Mon père voulait que je les garde longs mais je suis allée chez Pierre, qui était le coiffeur de tout Dives. C'est là qu'on apprenait tous les potins de Dives.

Sinon à Noël, étant la dernière je pense avoir été plus gâtée que mes frères et sœurs. Nous nous couchions après manger et le 25 au matin nous trouvions des cadeaux placés dans les chaussons que nous avions rangés dans la chambre des parents, par ordre d'âge. Il y avait également le Noël de l'usine, donc dans beaucoup de familles le cadeau de Noël c'était le plus souvent le cadeau que le père avait eu à l'usine mais papa nous le donnait toujours avant.

## **Les services de l'usine**

### – Goûter de Noël

On avait un spectacle au théâtre, enfin au Drakkar, c'était un superbe théâtre à l'italienne à l'époque, c'était beau ! Après un goûter était servi à la cantine par les dames de la municipalité et les membres du comité d'entreprise de l'usine. On avait tous un bol de chocolat chaud, des brioches et un colis de friandises très bien garni ! Et une journée dans la semaine, les pères allaient à l'usine chercher nos cadeaux. Chaque gamin avait un cadeau jusqu'à 14 ans. J'ai eu un dictionnaire que j'ai toujours, une autre année c'était un ballon... On n'avait pas le choix, c'était par tranche d'âge. Il y avait également une tombola de denrées alimentaires. Une année, j'ai gagné une poule rousse (vivante) que j'ai apprivoisée et qui me suivait partout, même quand j'allais chercher le lait à « la cabane à lait » au bout de la rue des Brocs. Elle est morte de vieillesse... Par contre, nous avons mangé la dinde que mon frère avait gagnée.

### – Bibliothèque

J'allais à la bibliothèque de l'usine. L'assistante sociale vérifiait ce qu'on prenait ! Je me souviens un jour, j'avais peut-être 12-13 ans, je voulais prendre Le Blé en Herbe, de Colette. Et l'assistante sociale refusait de me le prêter ! Mais comme ma sœur aînée était au secrétariat de l'usine, je lui ai demandé d'aller l'emprunter pour moi. Et j'ai lu Le Blé en Herbe. (rires)

### – Infirmerie

Il y avait une infirmière. J'avais souvent de l'eczéma aux mains, lors des crises répétées j'allais au dispensaire tous les deux jours et Melle Blavette faisait mes pansements. Tout passait par l'usine.

– Les travaux

Les ouvriers réglait un loyer symbolique. Quand il y avait des travaux à faire dans les cités c'étaient les gars de l'usine qui venaient. Les ordures ménagères étaient collectées par les camions de l'usine.

– Les déplacements à Caen

L'usine avait un car. Les jeunes qui étudiaient et étaient internes à Caen pouvaient en profiter. Lorsque les ouvriers ou leur famille devaient s'y rendre ils demandaient un ticket de transport gratuit. Je portais des lunettes et Maman et moi allions donc chez l'ophtalmo puis chez l'opticien la semaine suivante.

– Les vélos de l'usine !

Il n'y avait pratiquement pas de vélos dans les rues de Dives, sauf à l'heure de la sortie de l'usine, où là c'était vraiment une envolée de vélos. D'ailleurs, quand j'ai été animatrice à la maison des jeunes, le chanteur Henri Dès qui présentait un spectacle chez nous était passé devant l'usine à l'heure de la sortie et pensait que Cégédur était une fabrique de vélos

## **A propos des douches**

– L'accueil

Chaque ouvrier avait un numéro d'immatriculation. Mon père était le 179. Quand nous allions prendre notre douche nous entrions dans une petite pièce où il y avait foule. Nous faisons la queue pour arriver jusqu'à un bureau où étaient une femme (souvent Madame Ledorze) et un garde. Nous donnions nos nom et numéro que la femme notait sur un registre puis nous attendions qu'une douche se libère et la dame disait alors « 179 » et elle nous donnait un jeton indiquant le numéro de la douche. La porte de droite menait chez les femmes et celle de gauche chez les hommes. La douche était petite : un mini-banc pour poser nos affaires, un mur et la douche derrière. Il fallait faire vite et lorsque le garde trouvait que certains traînaient il criait « Pressons ! pressons ! y'a du monde » Il n'hésitait pas à venir frapper à la porte des trainardes. Nous ressortions donc sans prendre le temps de nous sécher les cheveux. A l'entrée, il y avait un miroir qui occupait tout un mur et c'est là que nous nous coiffions, toutes ensemble.

– Douches côté hommes

Comme les hommes pouvaient prendre leurs douches tous les jours à l'usine, ils étaient moins nombreux que les femmes. Donc du côté des hommes il y avait souvent plus de douches libres que du côté des femmes et on nous envoyait à gauche.

– Scandale !

Il y a eu un scandale un jour... Un homme montait sur le petit banc dont on se servait pour poser les vêtements pour regarder les femmes nues, parce qu'il n'y avait pas de plafond... Et ça a été découvert. Je me souviens que mon père était revenu de l'usine en disant que ça avait fait un beau scandale.

## **Les loisirs, bals, spectacles**

– *Est-ce que vous alliez au cinéma ?*

Ah oui, on allait au « Palace » (rires). On allait au palace, qui est maintenant Lysland, le magasin de fleurs. J'y ai même vu Mimoun et Jazy. Le jeudi après-midi, il y avait également des séances à l'actuel Drakkar, Mme Goguet nous prenait les 10 centimes.

*Vous alliez au bal ?*

Non, nous n'allions pas au bal. Il y avait bal au « Tango » mais nous ne l'avons jamais fréquenté. Ils faisaient également bar et mon frère y allait parfois pour jouer au baby foot. Nous allions à la fête des fleurs à Cabourg, fin août. Les chars étaient garnis de fleurs, comme ça se fait encore parfois dans certaines villes. J'ai appris, bien après, que la fête avait lieu sous semaine pour que les gars de l'usine ne puissent pas trop y aller. Les enfants y allaient avec

leurs mères. Et puis moi, avec mon père parce qu'il faisait les postes et quittait donc à 13 heures.

Je suis allée une fois ou deux au bal du 14 juillet. Il y avait une grosse fête qui commençait le matin par un défilé puis allait jusqu'au Monument aux Morts avec l'Harmonie La Dives et l'après-midi était réservé aux jeux sur la Place de la République. Pour les enfants il y avait le casse-pot, la course à l'œuf, la course en sac, la course en brouette : ils donnaient à chacun une liste de tout ce qu'il fallait ramener, c'étaient surtout des gars qui faisaient ça, mon frère le faisait tous les ans. Ils partaient avec leur brouette et le premier qui arrivait avec tout ce qui était demandé avait le premier lot et ainsi de suite. Il y avait un crochet, j'y ai chanté une fois. Un goûter était servi aux personnes âgées sous les Halles. Et puis le soir, la retraite au flambeau, le feu d'artifice au Port et le bal.

– *Il y avait des spectacles avec des chanteurs ?*

Ah oui la Municipalité faisait venir des artistes connus. Quand j'ai été animatrice à la maison des jeunes on a reçu Jean Ferrat et Isabelle Aubret, Mouloudji, John William, qui était d'une prétention... Oh il était désagréable ! Jean-Claude Anoux, Ricet Barrier, Henri Dès... Et puis on recevait beaucoup de ballets russes, polonais forcément, avec la municipalité communiste... C'était déjà le souhait de la municipalité d'amener la culture aux ouvriers.

### **Les communautés, la solidarité**

– *Comment ça se passait avec les ouvriers qui venaient de l'étranger ?*

Moi je trouve qu'il n'y avait pas de différences. Mon père était copain avec tout le monde. Dans les cités il y avait des Algériens, il y avait monsieur Benkaci ! Lui et monsieur Hammami étaient des bons copains de papa, des ouvriers comme les autres. Des Marocains étaient installés dans les Cités Jardin. Ma tante habitait rue George Landry et pour aller la voir je traversais leur quartier sans appréhension. Ils étaient vraiment bien intégrés. Nous n'allions pas chez eux... mais nous n'allions chez personne. Les hommes se voyaient à l'usine et au bar, les femmes au lavoir et c'est tout.

– *Il y avait une forte solidarité au sein des cités, ou parmi les gens d'une même rue ?*

Ah oui. Quand une femme manquait de sucre, de farine, souvent en fin de quinzaine, elle allait chez la voisine qui lui en prêtait. Et elle n'oubliait pas de lui rendre dès qu'elle le pouvait. Quand il y avait un décès c'est pareil, les femmes faisaient la quête au verre. Elles allaient de porte en porte avec leur verre et chacun mettait sa pièce pour la famille du défunt. Mon père était connu pour son calme et sa force et quand il y avait des bagarres, on venait parfois le chercher pour séparer les excités. Des hommes entre eux souvent, mais également quelques femmes qui lui demandaient de raisonner leur mari ivre qui les avait mises à la porte de la maison avec leurs enfants.... Une autre forme de solidarité

### **La pêche**

– *Votre père allait à la pêche ?*

Oui, il allait à la pêche aux moules, comme c'était un fameux nageur, il plongeait dans le port et ramassait des moules qui ne voyaient jamais le jour, Elles étaient vraiment grosses. Quand il y avait des noyés, c'est lui qu'on venait chercher pour aller les récupérer. Et d'après ma mère, parce que moi je ne me souviens pas de ça, il fallait souvent passer mon père et les vêtements à l'eau de javel. La pendaison et la noyade ont fait de nombreux morts à Dives.

Mon père allait aux moules, à la foëne, au poisson plat, il partait en bateau avec un copain. Ils avaient une fourche à trois dents, une foëne, et ils piquaient. Ils ramenaient des carrelets très épais. Je l'ai vu en ramener une lessiveuse ! Mais nous on était sept à la maison, ça partait vite mais on en mangeait pendant plusieurs jours. Le premier jour chacun avait son poisson et puis après, ma mère les cuisait et les épluchait. Elle les accompagnait de pommes de terre à la crème ou en mayonnaise.



– Les pieuvres

Donc il y avait la foëne et des pieuvres ! Mon père mettait la main dans les rochers, la pieuvre venait s'accrocher à sa main, il ressortait la main et retournait le calot de la pieuvre qui mourait aussitôt. A nous de les battre ensuite sur le billot. Il fallait les battre longtemps pour les attendrir sinon c'est du caoutchouc. On se relayait, parce que c'était long à battre, et puis c'était dur ! Et Maman nous les cuisinait à la mayonnaise.

– Les étrilles et les équilles et les coques

Il péchait aussi les étrilles, beaucoup d'étrilles. Les équilles ! A la Saint Denis, c'était à Houlgate ! On allait tous à Houlgate, face au temple. La plage était noire de monde ! Les flions et les coques aussi. Oh j'en avais marre de manger des coques... La pêche aux coques, c'était notre travail à Maman et nous, les enfants. On allait à Cabourg, et on piétinait, pour que la coque remonte, on ramassait un seau de coques, ça nous faisait un repas. A sept c'était vite mangé.

– Les crevettes

Mon père et mon frère allaient à la crevette. J'y suis allée à partir de 12-13 ans. C'était difficile. Nous partions avec nos vélos à Houlgate au temple. Nous enlevions nos vêtements, restant en shorts et en pull ! On enroulait les vêtements dans le sac et on les laissait sur le vélo. Mon père avait un boteux, un filet à crevettes, que j'ai encore. Il le poussait, le relevait au bout de plusieurs mètres, me donnait la crevette, que je triais au fur et à mesure. Parfois les vagues passaient au dessus de nos têtes –surtout de la mienne !- et nous pêchions même en décembre. Quand on revenait on avait froid, il fallait remonter sur les vélos. Alors on remettait le pull sec et le vieux pantalon qu'on sortait du sac, on les enfilait par-dessus nos vêtements mouillés parce qu'on était au bord de la route. Et on repartait avec nos vélos, en arrivant aux cités on était bleus ! On avait froid... Mais on avait de la belle crevette !

## Les saisons

– Un emploi pour la saison

Aux vacances de Pâques, on partait tous en bande. Les filles d'un côté, les gars de l'autre, nous ne nous fréquentions pratiquement pas. Avec mes copines, nous allions à Cabourg, dans l'Avenue de la Mer, parce qu'il y avait plein de commerces. Nous entrions dans toutes les boutiques et on proposait nos services pour la saison. Les filles dont les mères faisaient la saison chez les Parisiens étaient souvent embauchées dans des familles parisiennes aussi, par le bouche à oreille. Ma mère ne faisait pas la saison parce que mon père trouvait qu'elle avait assez de boulot à la maison.

– La maison de la presse à Cabourg

J'ai travaillé ma première saison à la maison de la presse à Cabourg, j'y allais à vélo. Je prenais à 7h30, je lavais le pavé dehors, je faisais la vitrine. Après je sortais les présentoirs à livres, à cartes postales, à journaux. Puis les clients arrivaient. Je vendais. Je restais dehors. Il y avait une autre fille, Myriam, à l'intérieur. Je quittais à 12h30, reprenais mon vélo, revenais manger à Dives, et je reprenais à 13h15 pour quitter à 19h30. J'avais un dimanche après-midi libre sur deux. Je travaillais 72h1/2 par semaine et donc 312h1/2 par mois pour 250 F soit 38,11 € et mes deux mois d'été pour 76,22 € !!!!

– La Poste à Cabourg

L'année d'après, j'avais 14 ans et demi, j'ai eu de la chance, ma belle-sœur travaillait à la Poste à Cabourg, et elle me dit que « *Pour l'été, ils embauchent des filles, donc si tu veux travailler, tu fais un stage aux vacances de Pâques et tu apprends les chefs-lieux et les départements. A la fin des vacances, tu passes un petit examen et si tu es prise, tu es prise, si tu n'es pas prise tant pis, tu auras fait le stage pour rien mais tu connaîtras tes départements !* »

J'ai fait le stage, on était plusieurs. J'ai été prise. Mais pour travailler à la Poste à cette époque, il fallait soit avoir le brevet, soit avoir 15 ans. Je n'avais ni l'un, ni l'autre. Je passais le brevet en juin. Je l'ai obtenu ainsi j'ai pu travailler à la Poste. A toutes les vacances scolaires, j'ai été standardiste à Cabourg, jusqu'à ce que j'entre à la mairie en 67.

### **Mai 68**

J'ai connu Mai 68 à la mairie, on nourrissait les ouvriers de Tréfinméteaux, parce que Tréfi était en grève bien sûr comme tout le monde, donc les gars n'avaient plus de paye. Alors la municipalité avait organisé des tickets d'alimentation, et puis des repas. A la cantine, le matin, il y avait une équipe qui venait, pas forcément du personnel de la cuisine. On préparait les repas. Chaque ouvrier avait une carte, avec le nombre de personnes à nourrir. Ils venaient tous les midis avec leur gamelle. J'étais à l'accueil, je poinçonnais leurs cartes et ils venaient faire remplir leur gamelle du côté de la cuisine. Certains fournisseurs nous offraient des aliments secs, des conserves, des légumes. Tout était stocké dans le préau de l'Unité B et on les distribuait aux grévistes. Oui, mai 68 à Dives ça a été quelque chose. Nous avons beaucoup travaillé. A l'initiative de deux collègues nous avons également créé notre comité d'entreprise du personnel communal qui aura donc 50 ans l'an prochain

### **L'OAS**

Je me souviens de l'OAS à Dives, c'est un mauvais souvenir. A la fin de la guerre d'Algérie, il y avait des attentats, des inscriptions sur les murs et la rumeur disait que l'OAS allait venir prendre la mairie de Dives. Des hommes la surveillaient la mairie toutes les nuits. Mon père en faisait partie. Je me disais « l'OAS, ils savent que papa est à la mairie donc c'est chez nous qu'ils vont venir faire un attentat ». J'ai très mal vécu cette période-là.

### **Souvenirs**

#### **– Le froid**

C'est mon pire souvenir de jeunesse, mon seul mauvais souvenir de jeunesse. Parce qu'on n'avait rien mais on n'avait besoin de rien. Et puis personne n'avait rien alors on n'était pas jaloux !

#### **– Coupes Inter Usines**

Je pense que les très-anciens de Cégédur vous parleront des coupes inter-usines qui étaient organisées tous les ans. Si j'en crois les récits et les photos de mon père, ils en ont bien profité ! Chaque usine du groupe recevait une sélection de sportifs des autres usines et ils s'affrontaient dans différentes disciplines : foot, basket. Je me souviens avoir assisté à celles qui se passaient à Dives et avoir reçu une carte postale de Rive-de-Gier et une autre d'Issoire. Pour eux qui ne quittaient jamais Dives c'étaient des vacances.